

## **José T. Torres Lara, Joaquín Capelo, Olivier Ordinaire, Antonio Raimondi : révision de sources oubliées sur l'accès à l'Amazonie péruvienne**

ISABELLE TAUZIN-CASTELLANOS

AMERIBER – UNIV. BORDEAUX MONTAIGNE

Isabelle.Tauzin@u-bordeaux-montaigne.fr

1. José T. Torres Lara publie en 1898 deux textes de nature différente rassemblés dans un volume de 70 pages, *Las mariposas blancas* et *La vía central y las cuestiones de Oriente* et dont le point commun est la question de l'accès à l'intérieur du Pérou, la voie du Pichis pour atteindre Iquitos et préserver les frontières du Pérou. Ces textes édités par Carlos Prince<sup>1</sup> n'ont pas fait l'objet de travaux au Pérou, sans doute parce qu'ils ne sont pas référencés à la Bibliothèque nationale mais accessibles dans les collections colombiennes (Fonds numérisé Luis Ángel Arango). Ils présentent un intérêt pluridisciplinaire, à la fois par la situation politique évoquée, ainsi que du point de vue géographique et ethnologique. L'auteur est connu comme précurseur de l'indigénisme, du fait de la parution en 1885 au sortir de la guerre du Pacifique où il fut soldat, d'un proto-roman *La trinité de l'Indien* (*La trinidad del indio*) qu'il avait alors signé Itolarrares (Tauzin-Castellanos, 2006 ; 59-68<sup>2</sup>), précédant de plusieurs années les discours combatifs de Manuel Gonzalez Prada et l'engagement de Clorinda Matto de Turner.
2. Le rio Pichis, au centre de ce travail, apparaît comme le chemin le plus court pour relier Lima et l'Amazonie et, au-delà, naviguer vers les ports européens et nord-américains lorsque le Pérou espère renaître des cendres de la guerre du Pacifique. Les partisans de cette voie vers l'Est, parmi lesquels le consul Olivier Ordinaire, ne se posent pas la question du signifiant des noms des fleuves ; la toponymie importe peu. Pichis vient de /pitsi/ :

- 1 Les deux opuscules paraissent avec l'indication que les bénéfices reviendront à la Junte Patriotique. Les traductions sont d'Isabelle Tauzin-Castellanos, auteure de cette contribution mise en forme grâce au soutien de Rosmeliz Alva Zapata.
- 2 Torres Lara a aussi publié *Páginas casi inéditas de un libro casi inédito, precedido de algunas reflexiones sobre la raza indígena* (1903) et *Lo que salvó la integridad de Loreto antaño. ¿Lo que la salvará?* (1910) en plus de *Las mariposas blancas: episodios de la expedición a Iquitos. La vía central y las cuestiones de Oriente* (Lima, 1898).

‘miel’, ‘abeille’. De même que le nom de l’Azupizu, premier affluent du Pichis, évoqué par Torres Lara, signifie « ‘fleuve de la vanille’ », le suffixe /zu/ désignant l’eau. Les noms sont ainsi chargés de sens pour les autochtones et inexpressifs pour les étrangers.

3. *Les papillons blancs (Las mariposas blancas)* présente une grande hétérogénéité, entre récit de voyage et fiction, et a pour second titre *Épisodes de l’expédition vers Iquitos (Episodios de la expedición a Iquitos)*. Huit chapitres ont vocation à organiser le récit avec des titres qui jouent sur la double perspective scientifique et romanesque (« Un couple de sauvages », « Le jardin de la mort », « Voyage amphibie », « Sauvages et civilisés », « Les prédictions », « Le *tunche* », « Le désastre » et « Nuit triste et voyage rapide ») ; ces huit chapitres ont peut-être été séparés d’une publication plus longue, ce qui expliquerait le caractère fragmentaire du récit. Publié avec *Las mariposas blancas, La vía central y las cuestiones de Oriente* est construit en sept sections : « Les voies de Loreto en relation avec le système général du Pérou », « Importance capitale de la route centrale », autrement dit la route du Pichis, « La route du Pichis comparée à celles du Tambo et du Palcazu », « Notre exploration. Avis sur le Pichis », « Observations libres », « Communication et police fluviale », « Garde fluviale », « Conclusion ». Les textes de Torres Lara paraissent après les volumineux travaux de Joaquín Capelo qui donne à connaître les résultats techniques de l’exploration et du projet de chemin du Pichis (Capelo, 1895 ; 270)<sup>3</sup>, un an avant les notes de voyage du franciscain Gabriel Sala (Manresa 1852, Lima 1898), une source fréquemment citée du fait de l’accessibilité des publications produites par les missionnaires venus d’Espagne.

4. Les « épisodes de l’expédition d’Iquitos » sont situés en août 1896, soit trois mois après la proclamation de l’État fédéral de Loreto à Iquitos, le 2 mai 1896. À la mi-juillet 96, la nouvelle de la révolution autonomiste d’Iquitos parvint à Lima alors que les meneurs avaient quitté le Pérou (Mariano J. Madueño<sup>4</sup> partit à Barcelone et Ricardo Seminario à New York), le processus d’autonomie restait inachevé tandis que trois expéditions militaires faisaient route vers Iquitos, l’une par voie maritime qui arriva par le Brésil en septembre 1896 (sous le commandement du colonel Juan Ibarra), une

3 Joaquín Capelo a publié en 1895 *La vía central del Perú* en deux tomes, mine d’informations sur la région. Un glossaire complète ce travail de très grande ampleur.

4 Manuel González Prada rencontra Mariano Madueño à Barcelone en 1896. Adriana de Verneuil rapporte le fait et la proximité intellectuelle des deux hommes dans la biographie qu’elle a intitulée *Mi Manuel*.

autre par le nord du Pérou (Cajamarca et Chachapoyas, commandée par le colonel Fabian Marino), et la troisième par le centre sous les ordres du colonel Eduardo Jessup (Barclay, 2009 ; 279) partie le 13 juin. Jessup fut confronté à nombreuses difficultés dues aux canonnières et au matériel militaire difficiles à transporter, ainsi qu'au manque de provisions (Barclay, 2009 ; 291) ; une fois arrivé à Puerto Bermúdez, il reçut l'ordre de faire demi-tour, en septembre 1896<sup>5</sup>.

5. Le texte de Torres Lara vise à démontrer qu'en dépit de cet échec récent, la route la plus courte pour arriver à Iquitos est la voie du Pichis, ce qui est l'objet de ses écrits à situer après ceux de Carlos Fry Piérola<sup>6</sup>, de Gabriel Sala et surtout en accord avec les travaux de Joaquín Capelo.

## **1. Navigation sur le Pichis**

---

6. La navigation sur le Pichis avait été explorée en 1872 par la Commission hydrographique, une petite dizaine d'hommes commandée par le capitaine de frégate américain John Tucker. Cette Commission, au bout de 45 jours, arriva à Iquitos par le Pachitea. Le Pichis s'avérait le point d'embarquement le plus proche de Lima pour rejoindre Iquitos par le centre et non par le nord. Dans les années 70, Iquitos se réduisait à une bourgade de pionniers et venait d'être ruinée par un incendie. Dans un pays en cessation de paiement comme l'était le Pérou de 1872, les expéditionnaires et Tucker lui-même ne furent pas rétribués et changèrent d'activité.
7. Le projet d'exploration du Pichis fut relancé en 1888, justement pour régler la dette intérieure du Pérou par l'exploitation de nouvelles ressources. Le tracé du chemin fut confié à un premier ingénieur, Carlos A. Pérez<sup>7</sup>, tandis que les travaux devaient être réalisés sous l'autorité de Joaquín Capelo, mathématicien, ingénieur des travaux publics, également connu comme sociologue et cofondateur de l'Association de défense indigé-

5 Jean-Pierre Chaumeil reproduit une photographie de la colonne militaire, auteur de Jessup dans *El Bosque ilustrado*.

6 Carlos Fry Piérola auteur de *La gran región de los bosques* (1889), allié à la famille du président Piérola et beau-frère du grand propriétaire terrien et explorateur Samánez Ocampo.

7 Capelo rapporte qu'une crue a emporté les radeaux de la commission Pérez en 1892, puis cet ingénieur a eu la tâche de finir le chemin du Yurimaguas (Capelo, 1895 ; 19, 47).

niste (1909). Le chemin fut inauguré en 1891, mais sans avoir atteint un point navigable (Barclay, 2009 ; 136).

8. Torres Lara, l'auteur du récit *Les papillons blancs*, laisse transparaitre sa position politique, en faveur du colonel président Morales Bermudez, disparu en 1893, et de Nicolas de Piérola, qui a pris le pouvoir en 1895, victorieux grâce aux troupes de la Coalition, face au général Cáceres. Ce positionnement est sans ambiguïté dans l'essai paru en 1897 *La vía central...* en faveur de Piérola, contre vingt années perdues en discussions du fait de « la politiciaille de ceux qui voudraient que l'argent de la nation serve seulement pour nourrir quelques parasites » (Capelo, 1895 ; 62)<sup>8</sup>.
9. L'expédition qui est évoquée par Torres Lara arrive au confluent du Pichis et du Chivis, alors « lieu désigné comme port du nom de Bermúdez » (Torres Lara, 1898 ; 17). Elle marque son passage sur cette plage à l'emplacement stratégique. Le nom de Puerto Bermudez est préservé par fidélité à la figure du militaire qui meurt en 1894, au moment où doivent se dérouler des élections présidentielles. Le lieu nommé « Puerto Bermudez » a changé suivant la connaissance du terrain<sup>9</sup> et la source des informateurs ; le nom de Puerto Bermudez efface la tradition asháninka de Kuviriaki, du nom de l'Indienne Kuviry assassinée par les caucheros, selon la tradition orale.
10. Le Pachitea est le fleuve au confluent du Pichis et du Palcazu<sup>10</sup>. Deux « obscurs soldats », qui avaient servi jusqu'à la prise de Lima sous les ordres de Torres Lara, se noient ensuite un peu plus loin. Torres Lara les inscrit à la « liste des martyrs de la montagne<sup>11</sup> » (Torres Lara, 1898 ; 39),

8 “la politiquería de los que quisieran que el dinero de la nación sirviera sólo para alimentar parásitos” (Capelo, 1865 ; t. 1, 62).

9 “En 1891, un groupe d'exploitants de caoutchouc et d'indigènes ont établi leur résidence sur les rives de l'Azupizú, l'appelant Puerto Tukker, ensuite déplacé à l'embouchure de la rivière Chivis, puis en 1893 transféré à l'emplacement actuel qu'il occupe sur les rives de la rivière Pichis, l'appelant Balarezo. Mais l'histoire raconte que cet endroit portait aussi le nom asháninka de Coriaqui [...], changé ensuite pour Kuviry tuée à coup de machettes par les *caucheros*, adoptant le nom de Kuviriaki depuis lors jusqu'à aujourd'hui. Des années plus tard, avec l'entrée de la route de Pichis construite par l'ingénieur Joaquín Capelo, les habitants en assemblée ont nommé le lieu Puerto Bermudez, en l'honneur du colonel Remigio Morales Bermúdez, président de la République du Pérou à l'époque, qui a assigné le budget de l'État pour la construction de la route de pénétration dans cette vallée”. Source vérifiée le 16 juillet 2022 : <https://tinyurl.com/yc4temt6>

10 Au confluent du Pichis et du Palcazu, se trouve Puerto Victoria.

11 *La montaña*, au Pérou, c'est-à-dire l'Amazonie.

victimes de leur imprudence et de leur fidélité à cet officier en s'embarquant dans l'expédition du Pichis.

### **Représentation des habitants autochtones**

---

11. Le chemin suivi par les dix « voyageurs » selon l'expression du narrateur (dont 3 officiers, 4 soldats) croise à maintes reprises celui des habitants de la « montagne ». D'abord « un couple de sauvages » est décrit. Le portrait est double, élogieux, d'une part, fasciné par la puissance physique de l'Indien « à la musculature herculéenne (« de hercúlea musculatura »), paré d'une plume rouge d'ara (« guacamayo »), mais le visage et le corps sont teints par le roucou (« achiote »), ce qui, dans la perspective de l'auteur du texte, enlaidit l'individu tout comme sa compagne, dont le corps est revêtu de la traditionnelle tunique ou « cushma ».
12. L'homme a pour nom Casanto. En signe de bienvenue, les visiteurs ont reçu une offrande de fruits. Torres Lara observe les relations familiales et, en particulier, la soumission féminine le surprend. Il rapporte que les jeunes épouses sont accueillies dans leurs nouvelles familles en échange d'un lopin de terre à débroussailler et cultiver, elles ne mangent pas avec leurs nouveaux parents, gardent la tête baissée et seront condamnées en cas d'adultère à une mort atroce, noyées dans la boue ou dévorées par les insectes. Torres Lara tient cette connaissance d'un « individu qui se disait bien informé des coutumes de la tribu campa » (« *un sujeto que se decía bien al cabo de las costumbres de la tribu campa* », Torres Lara, 1898 ; 5). Capelo avait déjà reproduit en 1895 une note parue dans *El Comercio* et qui concluait de manière très positive : « Les campas sont très charitables, ils procurent du manioc, du maïs et des fruits et servent de guides de manière très désintéressée<sup>12</sup> » (Capelo, 1895 ; 70). Le franciscain Gabriel Sala tient le discours inverse sur les ashaninkas après un voyage dans la même région du Pichis que Torres Lara, comme l'observe Oscar Espinosa en comparant les textes du missionnaire et le journal de bord de l'hacendado Samanez Ocampo, qui a exploré dix ans plus tôt le passage de l'Apurimac à l'Ucayali. Olivier Ordinaire, vice-consul de France et auteur du récit *Du Pacifique à l'Atlantique par les Andes péruviennes et l'Amazone*, a aussi écrit sur la

12 « les campas sont très charitables, ils fournissent du manioc, du maïs et des fruits et servent de guides de manière très désintéressée » (Capelo, 1895 ; 70).

générosité des Campas<sup>13</sup>. Sous la plume de Torres Lara, le groupe de voyageurs à la recherche de nourriture découvre un cadavre en état de décomposition avancée dans une cabane entourée d'arbres couverts de fruits, un abandon de tout par la communauté, expliqué par la conception de la mort comme un temps de passage nécessairement solitaire et sans que le corps ne soit enterré, ce qui rebute le témoin extérieur<sup>14</sup>.

13. L'étape suivante est la confluence d'abord de l'Asupizu<sup>15</sup> et du Nazareteque au prix d'un voyage « véritablement amphibien » jusqu'au Pichis, puis plus loin l'embouchure du Sinchihuaqui. Là encore, la rencontre avec un Indien du lieu est gratifiante, puisque le « chuncho » baptisé José offre sans hésiter du manioc et des bananes, alors que les expéditionnaires ont fait une pêche miraculeuse, à l'explosif (Torres Lara, 1998 ; 12). Le franciscain Gabriel Sala croise lui aussi un brave Joseph qui se propose de le guider. La conclusion de Sala, dont Manuel Gonzalez Prada relèvera la contradiction, est la suivante : « Si cet homme savait lire et écrire, il pourrait être aussi funeste que Santos Atahualpa ; il faut donc le rendre meilleur, l'employer ou l'exterminer, selon ce qu'il conviendra à la civilisation et au bien-être général de la société » (Gonzalez Prada, 1908 ; 175-177)<sup>16</sup>.

13 “Puchana est un très bon et même très généreux Campa, qui me fit cadeau de presque tout le chumayro qu'il avait dans sa case [...] L'excellente sauvagesse fit bouillir à notre intention des racines de yucca et cuire dans la cendre des bananes vertes » (Ordinaire, 1892 ; 5-6).

14 « Un peuple qui n'aurait pas de tombes et qui ne garderait pas les ossements ou les cendres de ses aïeux, n'aurait pas de passé » (Torres Lara, 1898 ; 9).

15 « Asupizu » signifie la rivière de la vanille pour les Campas. Selon Capelo, Le suffixe « zu » correspond à « rivière » (Capelo, 1895 ; 111).

16 Parmi les citations de M. González Prada, dans “Nuestros migrantes”, essai publié pour la première fois en 1903 sous le titre de « Invasión clerical », on peut relever celles-ci du franciscain catalan : “Dans les remous formés à la confluence des deux rivières, il y avait beaucoup de grandes loutres, ce qui nous a donné une raison de dépenser une vingtaine de capsules Winchester, en guise d'amusement” (Sala, 1897 ; 144) ; “si nous devons viser un sauvage, nous essaierions de viser le centre pour atteindre au moins les pieds, ou la tête” (Sala, 1897 ; 81) ; “Si cet homme [le prêtre José à Inguiribeni] savait lire et écrire, il pourrait être aussi funeste que Santos Atahualpa : il faut donc l'améliorer, l'utiliser ou l'exterminer, si c'est dans l'intérêt de la civilisation et du bien général de la société.” (Sala, 1897 ; 129-130, repris par Gonzalez Prada dans “Nos migrants”, 1989 [1908] ; 177).

## 2. Résistances

---

14. La vue du Pichis suscite l'enthousiasme unanime des voyageurs<sup>17</sup>. De fait, depuis plus de vingt ans, depuis l'expédition Tucker, atteindre le Pichis constituait un défi insurmontable pour les explorateurs péruviens et étrangers. Devenue accessible dans les années 80, la rivière avait cessé d'être une voie de communication locale, après les exactions des chercheurs de caoutchouc qui séquestraient les Indiens pour les échanger contre des marchandises ou comme esclaves, ainsi que l'ont constaté les participants de l'expédition Palacios en 1889, ce que reprend Joaquín Capelo en même temps que le constat est fait de la richesse des hévéas, en particulier les variétés de « jebe fino » et de « gutapercha » de ces territoires : « les campas en 1888 tuèrent 14 caucheros dans le Pichis, en représailles pour les atrocités qu'ils ont subies, perdant femmes et enfants » (Capelo, 1895, II ; 116).
15. Le souvenir des victimes de 1888 revient un peu plus loin sous la plume de Torres Lara (Torres Lara, 1898 ; 22). À proximité du Pichis, « les voyageurs » essaient en vain de parler à un Conibo qui revient chargé de ses récoltes obtenues près du Nazareteque ; le dialogue en langue campa est impossible, mais le piroguier est prêt à échanger une partie de ses vivres contre un tissu avant de s'éloigner rapidement. Une deuxième rencontre a lieu plus tard, le même Conibo est d'abord occupé à flécher du poisson. Plus loin, arrivé chez lui, où il vit entouré de « trois ou quatre femmes mi-vêtues, les cheveux hirsutes, malades de la gale, l'apparence la plus indigne et la plus misérable qui soit » (Torres Lara, 1898 ; 20), les expéditionnaires essaient d'acheter un coq, l'Indien refuse l'argent mais donne du manioc à ses visiteurs.

## 3. Olivier Ordinaire et Torres Lara : éléments de comparaison

---

16. Olivier Ordinaire, lorsqu'il a descendu le Pichis en direction de l'Ucayali en 1885, voulait donner une bonne image de la région pour déve-

17 "C'est le Pichis, le légendaire, le fabuleux, le mystique ; c'est le Pichis, oui, mystérieux [...] C'est le Pichis, oui ; et l'ingénieur Capelo n'appelle pas Pichis la première rivière qu'il trouve sur son chemin (comme quelqu'un l'a dit avec plus de malice que d'ignorance), mais celle que les sauvages eux-mêmes ont nommée ainsi" (Torres Lara, 1898 ; 15-16). Le mot "salvajes" employé par Torres Lara correspond à sa vision des populations de la Forêt, coïncidant avec l'idéologie héritée de l'époque coloniale.

lopper le commerce transatlantique ; il était aussi motivé par l'attrait de la différence chez les lecteurs français, ceux de la revue du *Tour du monde* et de tous les récits de voyage abondamment publiés dans le contexte néocolonial de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ordinaire écrit longuement sur les Conibos, victimes d'expéditions punitives sous le prétexte d'anthropophagie<sup>18</sup>. Il s'arrêta à l'île de Chonta, qui fut le lieu d'une expédition punitive menée par le préfet Benito Arana en 1866 contre les indiens Yanacunas, après la mort des marins d'une commission officielle, et devint alors le Port du Châtiment (« Puerto del Castigo »). L'île est repérable, car c'est le seul lieu rocheux sur son parcours, entre le Palcazu jusqu'à l'Atlantique. Ordinaire est bien accueilli, il est nourri par ses hôtes conivos et peut dormir sur place, négocier et repartir avec un singe de compagnie (Ordinaire, 1892 ; 200). Il ressort de ses observations la comparaison des usages religieux, « une sorte de spiritisme renforcé de magie [...] leurs prêtres, médecins ou sorciers, auxquels ils donnent le nom de *mucroyas* et de *yutumis*<sup>19</sup>, peuvent suivant eux, guérir ou provoquer des maladies » (Ordinaire, 1892 ; 219). Les conibos ont aussi la coutume de façonner le corps dès la naissance, ils sont polygames et produisent des céramiques d'une qualité exceptionnelle sur place, comme l'observe Ordinaire.

17. Les observations d'Olivier Ordinaire – avec toute la limitation d'un regard extérieur aux communautés – apportent des notations intéressantes qui ne sont pas empreintes de la partialité d'un témoignage de source franciscaine ou militaire :

L'embouchure du Pachitea, d'où viennent toutes sortes d'Indiens, serait sans ces maudits moustiques, un observatoire ethnographique hors pair. Là je vis des Piros, du haut Ucayali, dont la cusma, munie d'un capuchon ressemble au burnous arabe, des Amahuacas ou Impetinis, derniers représentants d'une race détruite par les Piros, quelques Panos, descendants de la seule tribu qui s'abstint

- 18 Selon le biographe de Carlos Fermín Fitzcarrald, celui-ci, disparu en 1897, « se moquait de toutes ces histoires d'anthropophages, inventées par quelque savant peureux, et il disait que les sauvages de l'Ucayali étaient des individus plus honorables que beaucoup de Blancs qu'il connaissait, ajoutant qu'il fallait juste les traiter selon leurs us et coutumes. Il a déclaré que les Indiens étaient très susceptibles et pointilleux en matière d'étiquette, et que l'omission ou le non-respect de leurs coutumes pouvait entraîner des violences. Comme les autorités doutaient de ses affirmations si étranges sur la bonté inouïe des sauvages et que les soulèvements et révoltes des Indiens n'étaient dus qu'à l'incompréhension et à la mauvaise foi des Blancs, Fitzcarrald proposa aux autorités d'Iquitos d'employer tous les Indiens de l'Ucayali dans son projet, en n'utilisant que des méthodes de persuasion et de justice » (Reyna, 1942 ; 10).

- 19 « Il ne fait guère de doute que ces mots ont été copiés de son compatriote Saint Cricq-Marcoy » (Tournon, 2002 ; 96).

après s'être convertie, de massacrer ses missionnaires, et surtout des Conibos, des Shipibos et des Shetebos... (Ordinaire, 1892 ; 217).

18. Dans *Las mariposas blancas*, une rencontre a lieu, « la plus profitable de tout le voyage » (Torres Lara, 1898 ; 18). Il s'agit cette fois d'un Amuesha, accompagné de sa famille, s'exprimant en espagnol et baptisé Gaspar, qui accepte de recevoir une somme d'argent en échange de son canot.
19. Plus loin encore, les voyageurs croisent des « cashivoyanos » (cashibos) qui sont en route sur le Palcazu pour ramener un religieux franciscain afin de célébrer une fête ; l'un d'eux comprend l'espagnol, ce qui permet d'apprendre qu'ils se déplacent depuis deux mois, ne sont pas au courant des événements d'Iquitos et ont la réputation d'être indolents (« ces gens ont la réputation d'être paresseux [aragana], parmi de nombreuses tares ») (Torres Lara, 1898 ; 35). Ils ne fréquentent ni les Blancs ni les autres habitants de l'Ucayali et vivent en amont du fleuve, sans contribuer à l'économie de la région, quoiqu'ils soient considérés comme catholiques, une contradiction du point de vue de Torres Lara qui a pu cependant acheter du manioc et du poisson (« paiche y faraña ») dont étaient pourvus les cashivos.
20. Le récit de Torres Lara est ensuite marqué par la rencontre avec une famille allemande, réunie autour de Guillermo France, installé à proximité du Mairo. « Le vétéran des rivières » se montre plein de sollicitude à l'égard des navigateurs novices. Ce colon a été évoqué par Olivier Ordinaire, lors de son passage en 1885 ; il était « cahuchero », entouré de Campas dont il soigne les ophtalmies « avec une faible dissolution d'alun » (Ordinaire, 1892 ; 160) en échange de ballots de caoutchouc. Ordinaire faisait état d'une cohabitation harmonieuse :

Des campas l'accompagnaient jusqu'à l'Ucayali où il engageait d'autres Indiens, et pendant son absence qui durait plusieurs mois, sa famille se trouvait de fait sous la protection des Antis, qui ne sont pas aussi féroces qu'on le croit même au Pérou, dans la partie civilisée. S'ils sont défiants et vindicatifs, les blancs leur ont donné, en général, et leur donnent encore trop de raisons pour cela (Ordinaire, 1892 ; 163).

#### **4. De l'exploration d'Antonio Raimondi au Contrat Grace**

---

21. Le récit de Torres Lara rejoint celui d'Ordinaire, dans l'intérêt manifesté à l'égard des populations de la forêt, à la différence des écrits de Raimondi (1824-1890) qui reçoit d'abord la mission d'enseigner l'histoire naturelle, la géologie et la botanique à Lima.

22. Raimondi (1824-1890) n'est pas allé jusqu'au Pichis. Avant la guerre du Pacifique, le premier géographe étranger passionné par le Pérou où il était arrivé en 1850, à 26 ans, avait été l'inspirateur du président civiliste Manuel Pardo quant à la colonisation de la région de Chanchamayo, le piémont amazonien au sud du Pichis. Un premier groupe d'une dizaine de colons européens avait été envoyé sur place pour s'installer au début des années 70, à 300 km de Lima, et à huit jours à cheval de la petite ville de La Merced, située au bout de la ligne de chemin de fer. Raimondi s'était associé à d'autres personnes dans une société appelée « La Esperanza », qui visait à exploiter une propriété de 700 hectares à proximité du Chanchamayo et du Tulumayo. Cette expérience collective s'acheva par le déclin et l'abandon de l'hacienda Esperanza en 1885, alors que le géographe publiait un essai qui faisait la synthèse des connaissances et des expéditions, en particulier celle de Wertheman qui permit en 1874 de rallier Iquitos à partir du Chanchamayo. Raimondi vieillissant ne s'exprime plus sur les populations autochtones qu'il dénomme seulement « les sauvages », après avoir visité la « montagne » de Chanchamayo pour la première fois en 1852, puis en 1855, et à nouveau en 1866, ce qui le conduisait à exprimer une empathie absente des derniers écrits :

Jamais je n'avais vu de personne se proposer de si bon gré, comme ces sauvages, pour tous les différents travaux que je leur demandai ; ils nous offraient plein de gaieté des bananes, du manioc et du poisson. Je n'oublierai jamais les agréables soirées passées sur la place de cette belle rivière [...] entouré d'un cercle de sauvages au visage grotesquement peint et qui se pressaient de me dire dans leur langue le nom de tous les objets que je leur présentais ; ils riaient aux éclats et avec ingénuité lorsque désirant répéter le mot qu'ils m'avaient dit, je le prononçai mal (Raimondi, 1874, cité par Bonfiglio, 2004 ; 123).

23. C'est le processus de colonisation par l'État péruvien et ses soutiens qui explique le changement radical qui s'est opéré en dix ans. En 1866, une expédition punitive commandée par le préfet de Loreto, Benito Arana, après la mort de deux marins aux mains des Cashivos, laissa un solde de victimes indigènes inconnu, tandis que femmes et enfants étaient ramenés

prisonniers à Iquitos et que le lieu de l'affrontement, Chonta Isla (l'île du Palmier noir), était rebaptisé « Port du châtiment » (Valcárcel, [1915] 2004 ; 22).

24. Après la guerre du Pacifique, la nécessité de ressources financières pour reconstruire le pays et relancer l'économie conduit à la signature du Contrat Grace et à la cession de deux millions d'hectares qui devront être mis en culture par les colons européens. À la suite de plusieurs amendements, 500.000 hectares restent compromis sur les rives du Perene grâce à l'implantation de colons, et sans souci des habitants autochtones, une enclave agricole destinée aux Européens, dont une centaine qui s'installe après avoir été recrutée en Italie et en Grande-Bretagne, en plus de colons indépendants.
25. En 1897, Torres Lara expose les raisons de privilégier la « voie centrale », passer par le Pichis, plutôt que par le Tambo et le Palcazu. Il s'agit de gagner cinq journées en privilégiant le centre du pays plutôt que le nord. Le développement commercial et industriel de la région fluviale et des départements andins limitrophes sera facilité, mais il condamne la « fiscalité oppressive » qui explique l'affaire d'Iquitos (« el suceso de Iquitos »), minimisant ainsi la révolution séparatiste de 1896. Il observe l'essor de l'exploitation du caoutchouc et dénonce les fonctionnaires voleurs (« latrofuncionarios ») : « là-bas la mauvaise autorité signifie l'esclavage de l'homme, en particulier du sauvage<sup>20</sup> » (Torres Lara, 1898 ; 66). Avant que le chemin du Pichis ne soit dévolu à l'exportation, la première étape est de réussir à avoir une voie militaire pour rejoindre la frontière avec le Brésil, en développant la communication postale et une police fluviale tout le long de l'Ucayali ; la mise en place d'un service de navigation incitera les populations à s'établir. Deux formules résument le projet de colonisation du Pichis : les rivières sont « des chemins qui marchent » (« caminos que andan », Torres Lara, 1898 ; 69) et le développement des activités colonisatrices évitera l'ennui que cause l'immobilité (« evitar el hastío que causa la inmovilidad », Torres Lara, 1898 ; 69).
26. Lorsque Joaquín Capelo publie en 1895 *La vía central...*, il retrace tout l'historique de l'exploration, la construction et l'inauguration de la voie du Pichis le 15 novembre 1891. En 1889, le président Caceres avait autorisé le

20 « allá la mala autoridad significa la esclavitud del hombre, especialmente del salvaje » (Torres Lara, 1898 ; 66).

prolongement du chemin de fer de La Oroya à l'Ucayali ; le gouvernement du Pérou cédait gracieusement aux actionnaires « six mille hectares de terrains vierges par kilomètre de chemin de fer construit », les matériaux nécessaires à la construction seraient libres de droit et les colons non impossibles pendant dix ans conformément à la loi de 1845.

27. La loi de 1845, par laquelle le président Castilla ordonnait que le département de Junin paie 3000 pesos par an au préfet des Missions de l'Ucayali, F. Manuel Plaza, pour ouvrir les chemins de Pasco au Pozuzo et du Pozuzo au Mairo, ne faisait pas de différence entre les indigènes et les étrangers quant à la reconnaissance des droits sur les terres cultivées :

Art. 4. Tous les indigènes habitants sont propriétaires, avec une jouissance pleine et absolue, des terrains qu'ils sont amenés à cultiver. Ce droit est étendu à tous les citoyens du Pérou qui se consacrent à habiter et cultiver [les lieux].

Art. 5. Le droit accordé par l'article précédent est étendu à tous les étrangers en capacité d'occuper et de travailler des terrains sur place, quelle que soit la Nation à laquelle ils appartiennent.

28. En 1890, le chemin jusqu'à Chanchamayo<sup>21</sup> est fini ; le nouveau port fluvial – un bien grand mot – se trouve à 83 lieues de Lima, soit onze jours pour transporter les marchandises et 8 jours pour les voyageurs (Capelo, 1895 ; t. II, 31). Le chemin du Pichis est inauguré officiellement le 15 novembre 1891 jusqu'au km 99 : c'est la « fin du chemin ». Les détails de l'inauguration ont été rapportés sans ambiguïtés par Capelo et permettent de juger de la réalité locale, loin des discours modernisateurs et conquérants de Lima. Au bout du chemin, ce fut « une fête simple [...] avec un modeste lunch » (Capelo, 1895 ; t. II, 45), treize jours après le départ de la Commission de San Luis de Shuaro ; une fois franchi le pont sur le Chanchamayo, les officiels furent privés des services du muletier qui disparut... « laissant la commission à Metraro, privée de nourriture et même de couchage. Cette situation dura deux journées ». Plus loin, il fallut attendre encore deux jours, pour arriver à construire des radeaux et traverser le confluent de l'Azupizu et du Quintoliañi, et parvenir enfin au terme du chemin, après avoir affronté les intempéries, les pluies torrentielles qui commencent en novembre<sup>22</sup>.

21 C'est à Chanchamayo que l'émigrant français Théodore Ber réside dans les années 1880 et décrit dans son journal de bord la vie quotidienne à l'orée de la jungle (cf. Pascal Riviale, Christophe Galinon, 2013).

22 « La Commission ayant devancé le muletier qui conduisait les bêtes de somme, celui-ci, pour des raisons faciles à supposer, vu le caractère et la nature de ceux qui se consacrent au transport avec des mules, abandonna toute la Commission à Metraro, privant de

29. Sous la plume de Capelo, sans la langue de bois des politiques, il y a aussi la mémoire des massacres de 1888, lorsque les Campas victimes des rapt de leurs femmes et enfants par les *caucheros*, attaquèrent ceux-ci, avec un bilan de 14 morts et l'abandon complet des lieux entre le Pichis et le Pachitea. De l'époque de la cohabitation, avant les séquestrations, il reste les bananeraies en jachère.
30. La commission officielle chargée d'inaugurer le chemin et abandonnée à son sort trouve finalement un refuge bien particulier, au lieu-dit Metraro, dans une chapelle érigée autour du tombeau consacré à Santos Atahualpa<sup>23</sup>. Trois membres de la commission (Capelo, Carranza, Ernest Combe) décriront le sanctuaire qui fascine par l'harmonie de l'espace qu'implique le lieu : « un monument de 18 mètres de long sur 8 de large soutenu par huit colonnes de bois [...] le tombeau est fait avec cinq planches de jacaranda de 8 à 10 cm d'épaisseur, d'une hauteur d'environ un mètre vingt, et placé au milieu du temple, tourné vers l'Orient » (Santos Granero, 2006 ; 110)<sup>24</sup>. Les restes humains furent exhumés sur ordre du préfet l'année suivante, mais le lieu continua d'être vénéré par les Asháninkas et les Yáneshas, en dépit de sa profanation par les autorités péruviennes (Santos Granero, 2006 ; 111-112).
31. Finalement, Joaquín Capelo avec sa double carrière d'ingénieur et de sociologue, propose un classement parmi les types de colons. Il définit 3 types : le colon européen est le plus coûteux de tous, parce qu'il ne peut pas vivre sans viande, sans vin et sans la plus abondante nourriture, de même que pour l'habillement, et, qui plus est, « il fuit tout travail personnel » (Capelo, 1895 ; t. II ; 147). En revanche, le colon chinois agit pour la prospérité ; il s'entend bien avec les Européens comme avec les « sauvages » ; quant au colon péruvien « el mejorero peruano », ce pourrait être une bonne solution pour le pays, s'il recevait la propriété du sol qu'il cultive. Alors, ce serait « un colon de première classe, pas trop coûteux, étant donné combien sont frugaux les enfants du pays » (Capelo, 1895 ; t. II ; 147).

nourriture et même des matelas nécessaires pour dormir. Cette situation a duré deux jours et il était essentiel de la dépasser pour ne pas empêcher le succès de l'expédition" (Capelo, t. II, 1895-1896 ; 42).

23 « Le salon ou chapelle où est logée la commission garde les restes du célèbre cacique Santos Atahualpa dans un tumulus élevé au milieu de la pièce de forme carrée, les parois du tumulus sont en cèdre, constituées d'un seul tenant » (Capelo, 1895 ; 42).

24 Ernesto La Combe "Viaje al Pichis", 1905-1909, cité par Fernando Santos Granero. Trad. I. Tazuin.

32. L'obsession de l'exploitation de l'Amazonie mobilise les finances publiques pour favoriser l'immigration massive au XX<sup>e</sup> siècle, avec l'édition de centaines de milliers de brochures à destination des Européens. Les opuscules, qui devaient être traduits dans plusieurs langues, présentent une grande forêt semblable aux landes de Gascogne, avec des *caucheros* aux apparences de cow-boy et faisant le même métier que les résiniers français : une Amazonie utopique où les amérindiens sont invisibles. Les candidats à l'émigration n'ont pas été dupes de ces promesses d'Eldorado et ont préféré continuer d'aller dans la Pampa argentine. C'est alors que le scandale du Putumayo, le génocide des autochtones, a éclaté, à partir de 1903 comme l'avait rappelé Catherine Heymann en 1999, à l'occasion du XXIX<sup>e</sup> congrès de la Société des Hispanistes Français, bien avant le roman de Mario Vargas Llosa *Le rêve du Celte* (2010) consacré à l'Irlandais Roger Casement, à l'origine de l'internationalisation de l'accusation génocidaire, portée en vain par *La Felpa* d'Iquitos contre la collusion des autorités et des barons du caoutchouc.

## Bibliographie

---

BARCLAY REY DE CASTRO Frederica, *El estado federal de Loreto*, Lima, IFEA, 2009.

BONFIGLIO Giovanni, *Antonio Raimondi, el mensaje vigente*, Lima, Universidad de Lima, 2004.

CAPELO Joaquín, *La vía central del Perú*, t. I, t. II, 1895-1896. <https://tinyurl.com/39p9ssrh> (consulté le 03 juin 2022).

CHAUMEIL Jean-Pierre, LA SERNA Juan Carlos, *El bosque ilustrado: diccionario histórico de la fotografía amazónica peruana (1868-1950)*, Lima, CAAAP, 2016.

ECHEVERRI Juan Álvaro (ed), *Eugene Robuchon. En el Putumayo y sus afluentes*, Popayán, Biblioteca del Gran Cauca, 2010.

ESPINOSA Óscar, « Los asháninkas y la violencia de las correrías durante y después de la época del caucho », *Bulletin de l'IFEA*, Lima, 2016, p. 137-155.

GONZÁLEZ PRADA Manuel, *Horas de Lucha*, Lima, Peisa, 1989 (1908).

HEYMANN Catherine, « Voyage au coeur du caoutchouc, *Toá, narraciones de caucherías* de César Uribe Piedrahita », in *Le voyage dans le monde ibérique et ibéro-américain*, Meunier, Philippe et Soubeyroux, Jacques, Saint-Etienne, Presses universitaires de Saint-Étienne, 1999, p. 360-380.

ORDINAIRE, Olivier, *Du Pacifique à l'Atlantique par les Andes péruviennes et l'Amazonie. Une exploration des montagnes de Yanachaga et du río Palcazu. Les sauvages du Pérou*, Paris, Plon, 1892.

REYNA Ernesto, *Fitzcarrald: el Rey del Caucho: Contribución peruana al centenario del descubrimiento del río Amazonas por españoles*, Lima, P. Barrantes C., 1942.

RIVIALE Pascal, GALINON Christophe, *Une vie dans les Andes, Le Journal de Théodore Ber (1864-1896)*, Paris, Ginkgo, 2013.

ROMANI MIRANDA Maggie Mabell, *Toponimia del Gran Pajonal con especial atención a los topónimos de afiliación asháninka, Licenciatura de lingüística*, UNMSM, Facultad de Letras y Ciencias Humanas. EAP de Lingüística, Lima, 2004.

SALA Gabriel, *Apuntes de Viaje del R. P. Fr. Gabriel Sala: Exploracion de Los Ríos Pichis, Pachitea y Alto Ucayali y de La Region del Gran Pajonal*, Lima, Industria, 1897.

SANTOS GRANERO Fernando, « Paisajes sagrados arahuacos: Nociones indígenas del territorio de cambio y modernidad », in *Revista Andina*, n° 42, 2006, p. 99-124.

TAUZIN-CASTELLANOS Isabelle, « La trinidad del indio de José Torres Lara (1885) ¿un primer paso hacia el indigenismo? », in *Culture et éducatons dans les mondes hispaniques*, GUEREÑA Jean-Louis, ZAPATA Mónica, Tours, Ciremia-Université de Tours, 2006, p. 59-68.

TOURNON Jacques, *La merma mágica: vida e historia de los Shipibo-Conibo del Ucayali*, Lima, CAAAP, 2002.

I. TAUZIN, « José T. Torres Lara, Joaquín Capelo... »

TORRES LARA José, *Las mariposas blancas - La vía central y las cuestiones de Oriente*, Lima, Carlos Prince, 1898.

VALCÁRCEL Carlos, *El proceso del Putumayo y sus secretos inauditos*, Iquitos, CETA [1915], 2004.